

da

PARCOURS /
WIM CUYVERS

GRAND ENTRETIEN /
PHILIPPE PROST

UNE ANNÉE DE LIVRES

TECHNIQUES / ÉCLAIRAGE URBAIN

CLASSEMENT PAR CHIFFRE
D'AFFAIRES DES AGENCES
D'ARCHITECTURE

DOSSIER /
FAUT-IL ARRÊTER
DE CONSTRUIRE ?



L 13688 - 322 - F: 18,00 € - RD



© Léon Prost

L'art de bâtir les forteresses

Entretien avec Philippe Prost

par Richard Scovier, le 29 octobre 2024

Fin de matinée, j'ai rendez-vous avec Philippe Prost dans son agence rue d'Uzès. Une voie homogène bordée d'immeubles industriels aux façades en pierre, tous construits en très peu de temps à la fin du XIX^e siècle sur l'emplacement de l'hôtel d'Uzès de Claude-Nicolas Ledoux, détruit en 1870. Aucune circulation. Il règne ici la même ambiance qu'avant le départ des éditions du Moniteur, en 2015, qui en faisait un lieu incontournable des professionnels du bâtiment : de jeunes employées de bureau en pause, parfois assises sur les pas des portes discutent et rient en fumant ou en buvant du café dans des gobelets en carton, comme dans un grand salon à ciel ouvert... Je traverse le hall du numéro 11 et je monte au troisième étage où m'attend le Grand Prix national de l'architecture 2022, encore tout excité par l'ouverture récente de la grande exposition monographique qui lui est consacrée et qui vient en partie occuper la Galerie des moulages de la Cité de l'architecture et du patrimoine.

D'A : POURQUOI AVEZ-VOUS VOULU ÊTRE ARCHITECTE ?

Je ne me suis jamais posé cette question. J'étais surtout attiré par la musique et je jouais de l'orgue. Un instrument à la fois puissant – tout vibre à la première note – et très complexe, qui demande énormément d'entraînement pour être maîtrisé. Je passais mes journées à interpréter des chorals de Bach, de Brahms, et des compositions plus modernes comme des pièces de Jehan Alain ou d'Olivier Messiaen, tout en participant avec des copains de lycée à un groupe de rock progressif très inspiré par Van der Graaf Generator et le Mahavishnu Orchestra. Mais mes parents, qui n'étaient pas musiciens, ne pensaient pas que cette passion puisse me mener à quelque chose. À l'approche du bac, voyant que je m'inquiétais pour mon avenir, un de mes profs du conservatoire m'a conseillé de me renseigner sur les écoles d'architecture, en m'expliquant qu'elles laissaient beaucoup de temps libre à leurs étudiants et qu'en suivant ce cursus je pourrais sans problème continuer à jouer et à progresser.

Je me suis donc inscrit à Versailles sans aucune intention de devenir architecte, mais en pensant que ce serait une bonne couverture vis-à-vis de ma famille pour poursuivre ma formation de musicien, puisqu'il me fallait pratiquer plusieurs heures par jour si je voulais me perfectionner.

D'A : COMMENT VOTRE SCOLARITÉ S'EST-ELLE DÉROULÉE ?

Je venais d'un univers je dois dire assez fermé sur lui-même et, là, tout semblait ouvert. Ainsi après les heures de maths ou de latin de mon lycée de Saint-Cloud et l'attente en rang devant les classes, j'ai découvert les cours d'art plastique et d'expression corporelle, donnés par des artistes qui nous demandaient par exemple de nous allonger par terre et d'étendre nos bras pour mieux prendre conscience de nos corps et de l'espace autour de nous. Une autre fois, nous avons attendu toute une journée avant que, à la nuit tombée, nos enseignants de projet ne se décident à venir nous corriger...

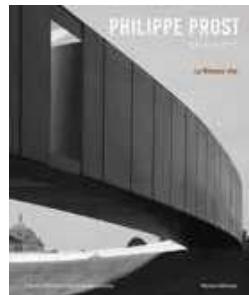
Je ne savais pas dessiner, je n'avais aucun architecte ni aucun artiste dans mon entourage et j'étais plongé dans un autre monde. Je n'étais quand même pas très à l'aise, j'avais parfois le sentiment d'être un imposteur et je cherchais à prendre un peu de recul, à écrire et à théoriser pour compenser ma difficulté à m'exprimer naturellement par le dessin. Je me rappelle très bien un jour avoir été pris à partie par Casimir Boccanfuso, un enseignant historique de l'école, qui m'a lancé devant toute ma promotion : « Vous, de toute façon, vous ne serez pas architecte. Vous serez un intellectuel, vous aurez peut-être la Légion d'honneur mais vous ne construirez jamais rien... »

J'avais du mal aussi avec les ateliers créés autour des fanfares – le 13 notamment, le plus réac – et la culture du bizutage qu'ils entretenaient activement : des épreuves épouvantables et violentes.

D'A : QUELS SONT LES ENSEIGNANTS QUI VOUS ONT MARQUÉ ?

J'avais l'impression de perdre pied, surtout pendant les deux premières années. Heureusement, quelques lumières se sont allumées par la suite dans cette nuit, notamment lors d'un cours d'Henri Gaudin sur la cabane et le labyrinthe. Dans l'amphi, nous bavardions et il ne parvenait pas à nous faire taire, alors il s'est arrêté et nous a annoncé qu'il allait faire ce cours uniquement pour lui-même. Il nous a tourné le dos et il a commencé à parler à voix basse. La salle s'est lentement tue et la séance s'est poursuivie dans un silence de mort, un des trucs les plus sidérants auquel je n'ai jamais assisté. Un effet très formel de mise en scène qui nous a permis à tous de rentrer dans cette pensée et d'en mesurer la profondeur.

« *J'avais parfois le sentiment d'être un imposteur et je cherchais à prendre un peu de recul, à écrire et à théoriser pour compenser ma difficulté à m'exprimer naturellement par le dessin* »



Philippe Prost, *La Mémoire vive*.
Norma éditions, novembre 2024,
25 x 31 cm, 200 pages, 42 euros.



© Eddie Kullgowski



© Jean-Marie Monthies



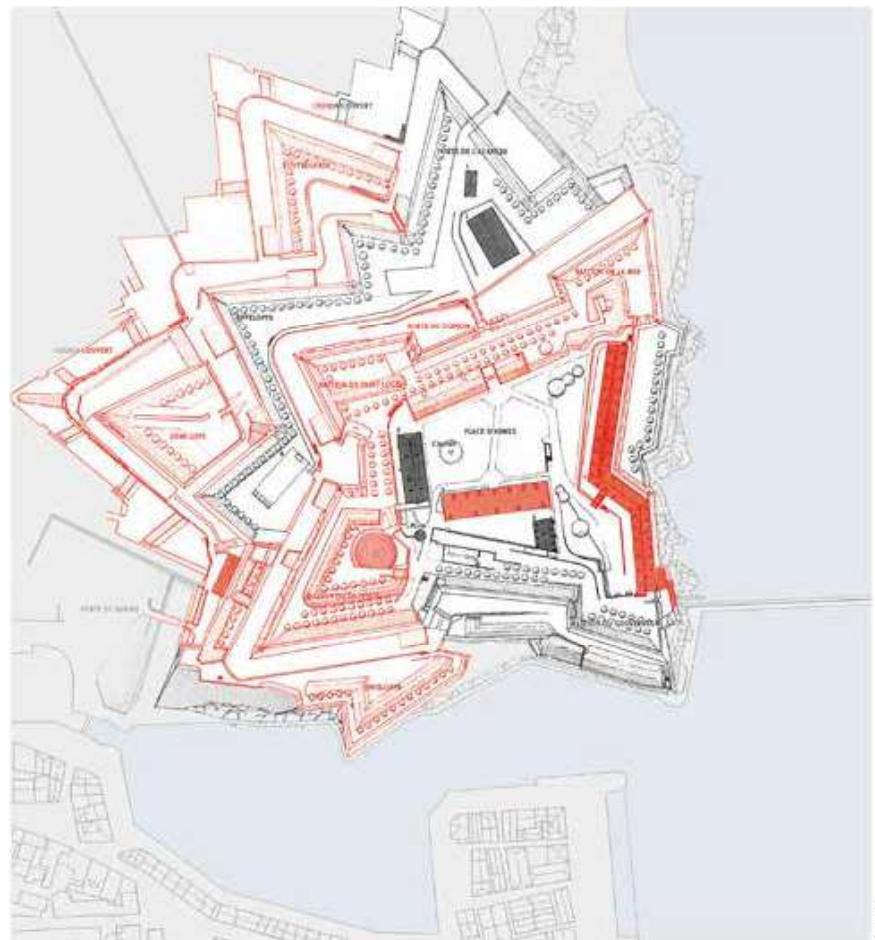
© Jean-Marie Monthies

Restauration de la citadelle de Belle-Île (1991-2006).
Ci-dessus, en haut : les arêtes en granit des fortifications restaurées.

Ci-dessus, en bas : les travaux de terrassement réalisés pour permettre la réfection de l'étanchéité de la traverse-abri du fort de Ramonet.

Ci-contre, en haut : vue aérienne de la citadelle.

En bas : plan de la citadelle.



© AAPP

Bien sûr, il y avait Henri Bresler. Un vrai pédagogue, toujours à l'écoute, toujours disponible : un homme dont l'érudition exemplaire ne l'empêchait pas d'accorder à ses étudiants, souvent incultes, la considération dont ils avaient le plus besoin... Il m'a ouvert les yeux sur l'importance de l'histoire de l'architecture, non pas en tant que telle mais mise au service d'un projet architectural. Je suis finalement rentré à l'atelier 14 pour suivre le studio de Philippe Panerai. Un enseignement très structuré, antifonctionnaliste, opposé aux principes du modernisme et essentiellement tourné vers une architecture urbaine. Il nous a emmenés à Toulouse pour réfléchir à la restructuration des casernes Compans et Caffarelli, qui ont été rasées depuis. Puis à Barcelone pour découvrir les premières réalisations de Ricardo Bofill : Walden 7 et la cimenterie, deux constructions totalement époustouflantes et capables d'intégrer de multiples références architecturales sans aucune anecdote. J'étais en troisième ou en quatrième année – les études duraient six ans à cette époque – et ces expériences ont permis enfin aux choses de se cristalliser. J'ai peu à peu oublié l'orgue et l'architecture a commencé à sérieusement m'intéresser...

D'A : AVEZ-VOUS TRAVAILLÉ EN AGENCE PENDANT VOS ÉTUDES ?

Non, j'ai accompli mon cursus d'une traite : je suis entré à UP3 en 1976, avec un an d'avance, et j'en suis sorti six ans plus tard après un diplôme collectif sur la Butte-Rouge à Châtenay-Malabry, sous la direction de Philippe Panerai et de David Mangin. Un travail qui nous a permis de comprendre presque *in vitro* comment évolue un fragment de ville, à travers l'analyse de ce quartier construit dans une courte période allant des années 1930 aux années 1960, mais composé de plusieurs phases distinctes et convoquant à la fois l'histoire des cités-jardins et celle de l'architecture moderne. Un tissu vivant toujours en devenir que nous proposions de poursuivre en édifiant un long bâtiment linéaire, à la manière de Rossi et Aymonino à Gallaratese, tout en réhabilitant l'ensemble de l'existant et en l'inscrivant dans une perspective paysagère plus contemporaine.

J'ai aussi participé au même moment à un séminaire inter-UP intitulé « Paris comme forme urbaine », animé notamment par Henri Bresler, Bruno Fortier, Antoine Grumbach et toujours Philippe Panerai. Nous avons travaillé en équipe sur une archive, l'*Atlas général de Paris*, établi par Vasserot et Bellanger à partir de relevés effectués de 1810 à 1860 : un plan parcellaire légèrement poché et représentant les rez-de-chaussée des édifices publics et des immeubles habitation... Un document fascinant mis à jour pendant un demi-siècle, qui rend parfaitement lisible l'évolution du tissu parisien. Je suis entré ensuite à l'IFA pour assister Bruno Fortier, afin de remettre en forme de manière plus profession-



© AAP



© AAP

Réhabilitation et construction de 67 logements sociaux, ZAC de la Réunion, Paris (2004). Ci-dessus en haut : le chantier de démolition.

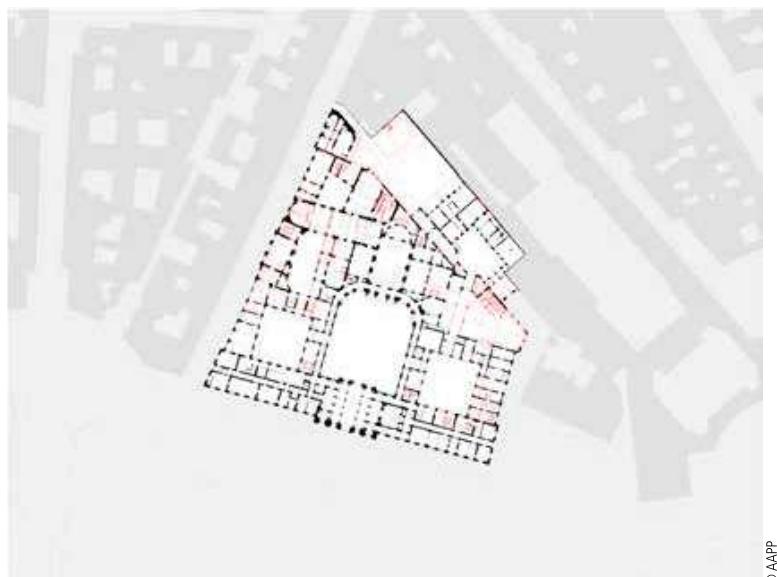
En bas : plan du rez-de-chaussée, avec en noir les bâtiments conservés, en rouge les reconstructions.



Réhabilitation de l'Hôtel de la Monnaie, Paris (2011-2017). Ci-dessus, en haut : l'intérieur du nouvel atelier central d'outillage et de gravure baignant dans une lumière tamisée par l'épiderme en métal perforé qui imite les plaques d'acier, d'où sont découpées par poinçonnage les pièces et les médailles.

Ci-dessus, en bas : coupe perspective est-ouest ombrée et colorée.

Ci-dessous : le plan du rez-de-chaussée montrant en noir l'existant restauré et en rouge les constructions nouvelles.



nelle ce qui n'avait d'abord été qu'un simple exercice pour étudiants. Et je suis resté là-bas jusqu'à la publication en 1989 de *La Métropole imaginaire, un Atlas de Paris*. Quelques années plus tôt, j'avais rencontré Françoise Choay et je m'étais lancé dans un DESS d'urbanisme – un diplôme qui n'existe plus –, encadré conjointement par Paris VIII et l'École des ponts et chaussées, avant de commencer sous sa direction une thèse sur les projets et réalisations des ingénieurs militaires.

D'A : VOTRE PARCOURS EST JUSQUE-LÀ TRÈS COHÉRENT ET PRESQUE EXCLUSIVEMENT ORIENTÉ SUR L'ARCHITECTURE URBAINE. POURQUOI VOUS ÊTES-VOUS SUBITEMENT INTÉRESSÉ AUX INGÉNIEURS MILITAIRES ?

Parce qu'ils ont historiquement plus d'importance que les architectes dans la fabrique de la ville et dans l'aménagement du territoire... Bruno Fortier, qui avait travaillé sur l'histoire de l'École des ponts et chaussées, m'avait conseillé de m'intéresser aux archives de ces ingénieurs militaires, dans lesquelles je me suis rapidement plongé. La diversité des tâches attribuées à ce corps de métier créé sous Henri IV est proprement sidérante. Ainsi, dans mon mémoire de DESS centré sur trois villes, j'explique comment à Nîmes, au début du XVIII^e siècle, Jacques-Philippe Mareschal, un ingénieur militaire royal, fortifie la côte à proximité, dessine les Jardins de la fontaine, mène le chantier des fouilles archéologiques et esquisse un projet de canal reliant la ville à la mer. Ces ingénieurs disposaient de tous les pouvoirs pour fortifier, bâtir des routes et des canaux et même embellir les régions dont ils avaient la charge... Et quand ils construisaient une place forte en plus des fortifications, ils déterminaient la trame urbaine et levaient les plans des principaux équipements, qu'ils soient militaires ou civils, en allant parfois jusqu'à en dessiner le mobilier ! Ainsi ils avaient entre les mains toutes les échelles de l'intervention sur le territoire, de l'infrastructure au design d'objet, en passant par l'architecture et le paysage.

D'A : EST-CE POUR CELA QUE L'ARCHITECTURE MILITAIRE APPARAÎT DANS VOTRE EXPOSITION MONOGRAPHIQUE « LA MÉMOIRE VIVE », NOTAMMENT À TRAVERS DE LA MAQUETTE DE LA ROCCA D'ANFO ?

Oui, cette forteresse témoigne d'une révolution dans la pensée de la défense. C'est le moment où, au XIX^e siècle, les ingénieurs militaires comprennent que les accidents de terrain sont potentiellement des fortifications qu'il s'agit simplement d'équiper. En s'appuyant sur le relevé des courbes de niveau, ils peuvent représenter le relief sur un plan, où ils tracent ensuite des lignes de regard et des lignes de portée de canon...

La fortification bastionnée à la Vauban, qui demandait d'énormes travaux de terrassement, tombe en désuétude : si l'on connaît parfaitement la topographie, il n'est plus nécessaire de construire des lignes

continues, il faut seulement contrôler certains points stratégiques et de les relier ensuite entre eux par des souterrains... Un nouveau type d'intervention sur le paysage s'impose, qui se fonde sur une connaissance de l'espace moins sensible que rigoureusement mathématique.

Je me suis énormément intéressé à cet ouvrage. Il témoigne d'un basculement complet de l'art de la guerre qui ne repose plus sur l'intimidation et qui mise au contraire sur l'invisibilité. J'en ai d'abord découvert par hasard les plans dans la bibliothèque du Génie rue de Bellechasse, qui n'existe plus aujourd'hui, avant de me rendre sur place en Lombardie avec Catherine Seyler, ma compagne et associée, pour constater que l'édifice avait bel et bien été réalisé... Nous avons organisé ensuite un colloque sur celui-ci, ainsi qu'une petite expo à Brescia en Italie.

D'A : COMMENT CE PARCOURS DE CHERCHEUR A-T-IL PU VOUS MENER À LA COMMANDE ?

J'ai passé mon DEA avec Françoise Choay et j'ai intégré l'IPRAUS – Institut parisien de recherche : architecture, urbanistique, société – à Belleville, alors dirigé par Bernard Huet. J'ai été appelé à Versailles par Henri Bresler pour y enseigner l'histoire et c'est dans ce contexte que j'ai rencontré André Larquetoux. Il m'a d'abord invité à participer à une rencontre autour de Vauban dans la citadelle de Belle-Île-en-Mer, dont il était le propriétaire. Rien ne s'est passé de particulier lors de ce premier contact, mais je l'ai croisé plus tard alors que je préparais l'exposition « Les Forteresses de l'Empire » aux Invalides et il m'a réinvité à Belle-Île afin que je puisse me rendre compte de l'avancement des travaux de restauration de la forteresse de Vauban. Une fois sur le site, il m'a demandé de but en blanc de m'occuper de son chantier. J'ai refusé poliment en lui confiant que je n'avais jamais rien construit et que je n'étais pas l'homme de la situation. Il m'a répondu qu'au contraire je connaissais parfaitement la question puisque j'avais fait l'École de Chaillot et qu'il recherchait un architecte pouvant se rendre à tout moment sur les lieux, sans craindre qu'il puisse être appelé sur un autre chantier. Il m'a expliqué aussi qu'il était ingénieur et qu'en cas de problème il serait toujours là pour me conseiller et m'aider.

D'A : JE NE SAVAIT PAS QUE VOUS AVIEZ FAIT L'ÉCOLE DE CHAILLOT...

J'avais une approche très livresque de l'architecture et je me suis inscrit à Chaillot en 1987 parce que je voulais en savoir plus sur la construction. Pendant mes études à Versailles, il n'en avait jamais été question – aucun cours, aucun TD. À part peut-être un enseignement très ennuyeux sur la résistance des matériaux auquel personne ne comprenait rien et qui ne servait absolument à rien. À Chaillot, j'étais un peu isolé – la plupart de mes camarades



© Pascal Rossignol

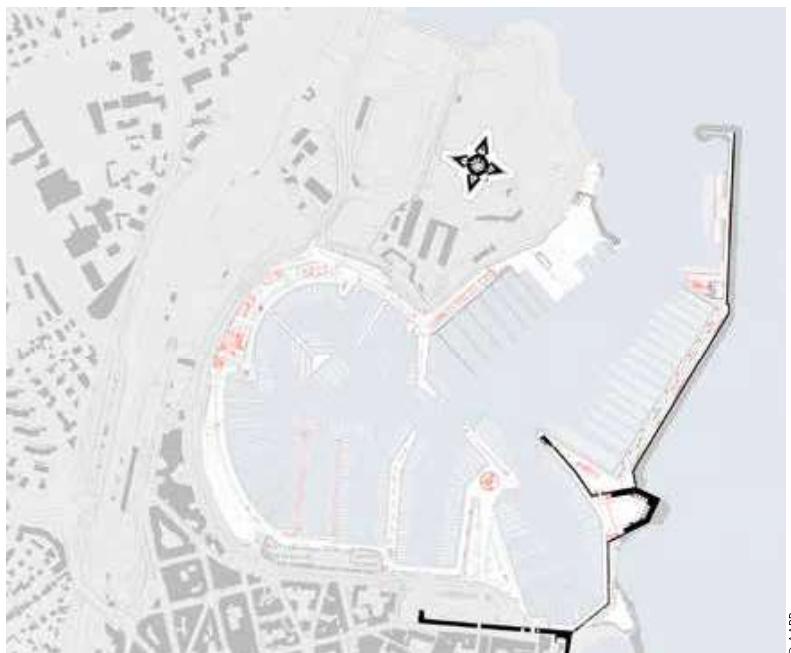
« L'Anneau de la mémoire »,
Mémorial international de Notre-Dame-de-Lorette, Pas-de-Calais (2014).
Ci-dessus : vue aérienne montrant l'anneau en métal posé à

l'horizontale sur le paysage pour en révéler le modelé.

Ci-dessous : la construction en porte-à-faux au-dessus du vide entre deux collines.



© Aitor Ortiz



Réaménagement du port Vauban à Antibes (en cours).
Ci-contre, en haut : plan général du port, avec en rouge les interventions de l'agence.

Au milieu : l'aménagement de l'esplanade du Bastion Saint-Jaume.

En bas : les bureaux du port.

Ci-dessous, en haut : un des bastions rajoutés au fort carré existant par Vauban, au XVII^e siècle.

En bas : la construction neuve qui permet l'articulation du bastion Saint-Jaume avec le port.



© photos : Aris Ortiz

travaillaient dans des agences d'architecte en chef des monuments historiques ou des bâtiments de France – mais ça m'a passionné et j'ai énormément appris. Je ne savais pas trop ce que j'allais faire de toutes ces connaissances acquises. Et ce jour-là, en face d'André Larquetoux, j'ai pensé qu'il avait peut-être raison et que j'étais peut-être, comme il me l'affirmait : « l'homme de la situation ». Après bien des hésitations, je me suis engagé dans cette odyssée qui a duré une quinzaine d'années.

D'A : COMMENT S'EST DÉROULÉ CE PREMIER CHANTIER ?

J'étais plongé dans un autre monde. Je prenais un vol depuis Orly qui atterrissait à l'aéroport Lann-Bihoué à Lorient, puis son petit avion personnel qui m'emmenait à Belle-Île où le chef de chantier m'attendait dans une 2CV. Le premier jour, à peine arrivé, il m'a annoncé, devant le regard méfiant et incrédule de ses ouvriers : « Nous allons faire un tour de chantier ensemble et vous aller me dire tout ce qui ne va pas... » Je me suis exécuté et, à la fin de la visite, je l'ai prévenu qu'il venait de terminer un enduit au ciment alors qu'il aurait mieux valu le faire à la chaux pour que le bâtiment puisse respirer. Il a suivi mon avis et tout a été déposé dès le lendemain au marteau-piqueur... À partir de ce moment-là, les choses étaient lancées. Alors que je travaillais seul jusqu'à présent, et j'ai pu prendre une collaboratrice et monter une agence.

D'A : QUI ÉTAIT EXACTEMENT ANDRÉ LARQUETOUX ?

André Larquetoux un pur produit de la méritocratie républicaine. Il était orphelin de père et, repéré par ses maîtres dès l'école primaire, il avait réussi à faire des études et à obtenir un diplôme d'ingénieur. Il était devenu un spécialiste reconnu du béton armé – il avait déposé des brevets pour des ouvrages sous-marins – et, porté par les Trente Glorieuses, il avait monté après la guerre une entreprise florissante de travaux publics. Il avait acheté le domaine de Belle-Île dans les années 1960 à l'occasion une vente aux enchères à la bougie. Il pensait, avec Anna, sa femme, y aménager leur résidence secondaire, sans se rendre compte de l'état de délabrement des lieux, la forteresse tombée en déshérence étant totalement cachée par la végétation. Ce n'est qu'à partir de sa retraite, en 1989, qu'il a pris conscience de l'ampleur des travaux à exécuter et il n'a pas hésité à vendre une partie de ses biens immobiliers pour financer une restauration exemplaire dans laquelle il s'est lancé corps et âme. Son seul but était de remettre en état ce patrimoine historique pour en faire un espace culturel et l'ouvrir au public le plus large.

D'A : QU'AVEZ-VOUS FAIT APRÈS BELLE-ÎLE ?

Avec André, je n'avais pas de contrat – c'était uniquement une relation de confiance – et je rêvais d'obtenir un marché public. Par le biais de mes rela-

tions dans la forteresse, j'ai eu une petite commande pour restaurer le bastion de Gréguennic à Vannes. Mais après la citadelle, l'étape importante sera le projet pour la RIVP et Michel Lombardini.

Tout a commencé par un appel téléphonique de Gilbert Ulrich, le directeur général, qui me demande de passer dans leurs locaux rue Saint-Thomas d'Aquin pour une expertise concernant un projet en attente dans le 20^e arrondissement. Avant le rendez-vous, je fais un tour sur le site, dans la ZAC de la Réunion, et je m'aperçois que sur toutes les façades du quartier – parfois très abîmées, parfois en bon état – étaient affichés des permis de démolir... Je prends quelques photos, je fais une petite analyse historique et je vais à la réunion. Ils me présentent le projet à l'étude dans le plan de la ZAC – une barre digne de la rénovation des îlots insalubres des années 1960 – et je leur dis que, si certains bâtiments peuvent être démolis, d'autres au contraire doivent être conservés. À la fin de l'entretien, Michel Lombardini me demande un plan conservant certaines constructions à condition de présenter un nombre de logements neufs suffisant pour permettre à l'opération d'être équilibrée. J'ai dressé le plan demandé, je l'ai développé et je l'ai construit. J'ai sauvé quelques bâtiments, mais j'ai surtout conservé le parcellaire qui donne à ce quartier son échelle faubourienne. J'ai reçu une mention à l'Équerre d'argent en 2004, le premier prix ayant été donné à Antoinette Robain et Claire Guieyse pour leur réhabilitation du bâtiment de Jacques Kalisz à Pantin. Avec cette distinction, je n'étais plus seulement un intellectuel et un chercheur comme me l'avait prédit Casimir Boccanfuso, ni un spécialiste de la restauration de forteresses du XVII^e siècle, mais un architecte à part entière...

D'A : C'EST QUAND MÊME UNE TRAJECTOIRE TOTALEMENT ATYPIQUE...

Oui, mais en même temps elle possède sa propre cohérence. Par exemple, mon projet le plus « contemporain » – l'anneau en porte-à-faux du mémorial de Notre-Dame de Lorette – n'aurait pas pu être conçu de cette façon sans mes recherches sur le travail topographique des ingénieurs militaires et leur regard sur le paysage. Tous mes projets en sont tributaires, y compris celui de la ZAC de la Réunion... En lisant Vauban, on s'aperçoit que les notions aujourd'hui couramment employées d'économie de moyens, de ressources naturelles, de cycles courts, de réemploi ou de recyclage ne datent pas d'hier et étaient les préoccupations permanentes de ces grands bâtisseurs.

De même, la question de l'eau – dont on nous rebat les oreilles actuellement – était fondamentale puisque ces forteresses devaient soutenir des sièges qui pouvaient durer très longtemps et qu'il fallait maintenir les soldats en état de se battre. Et elles étaient pensées comme de véritables dispositifs de captation, de filtrage et de stockage des eaux pluviales.

« J'avais une approche très livresque de l'architecture et je me suis inscrit à Chaillot en 1987 parce que je voulais en savoir plus sur la construction »

« Mon projet le plus « contemporain » – l'anneau en porte-à-faux du mémorial de Notre-Dame de Lorette – n'aurait pas pu être conçu de cette façon sans mes recherches sur le travail topographique des ingénieurs militaires »



Exposition « Philippe Prost, La Mémoire vive », Cité de l'architecture et du patrimoine (18 octobre 2024-23 mars 2025). Maquettes et plans viennent s'immiscer entre les plâtres de la Galerie des moulages afin de bien souligner les continuités avec le passé revendiquées par cette démarche résolument contemporaine.

D'A : REVENONS SUR LE MÉMORIAL...

Le concours a été organisé à l'initiative de Daniel Percheron, président à l'époque du conseil régional du Nord-Pas-de-Calais, pour rappeler que la guerre de 1914-1918, ce n'était pas seulement Verdun, le maréchal Pétain et la France victorieuse de l'Allemagne, mais que c'était aussi les Anglais, les Canadiens, les Australiens, les Néo-Zélandais et les Américains qui ont combattu sur ce front, comme en témoignent encore les immenses cimetières alliés qui grèvent le sol de cette région. C'était « l'enfer du Nord », où sont morts des centaines de milliers d'hommes pour les puits des mines de charbon, qui étaient les sources de l'énergie de l'époque. Et c'est aujourd'hui un véritable lieu de pèlerinage pour leurs descendants et leurs familles, qui viennent de tous les états du Commonwealth accomplir leur devoir de mémoire.

Le projet m'a permis d'accéder à une audience beaucoup plus large : j'ai été invité à participer à un concours au Royaume-Uni pour le National Railway Museum et à un projet de parc archéologique en Albanie avec Michel Desvigne, qui n'ont pas eu de suite. Puis, j'ai gagné le concours de la Monnaie de Paris. Ces projets importants et d'un haut niveau de complexité ont permis à mon agence de changer d'échelle : nous étions une quinzaine et nous sommes passés à une trentaine.

D'A : À L'HÔTEL DE LA MONNAIE, VOS INTERVENTIONS SONT TRÈS DISCRÈTES, COMME SI VOUS CHERCHIEZ À FAIRE RESSORTIR LES INTENTIONS DE JACQUES-DENIS ANTOINE, SON ARCHITECTE, POUR MIEUX VOUS LES APPROPRIER...

Entre moi et Antoine, c'est une longue histoire. Elle remonte à *L'Atlas de Paris*, quand Bruno Fortier m'avait demandé de travailler sur ce secteur où s'articulent trois éléments majeurs du tissu parisien : l'Hôtel de la Monnaie, l'enceinte de Philippe Auguste et l'Institut...

Le projet et sa réalisation ont duré de 2009 à 2018 et mon ambition était effectivement de clarifier le plan de ce bâtiment majeur du XVIII^e siècle, qui pourrait se résumer à une trame carrée coupée par une diagonale, pour rendre perceptible sa contemporanéité. Mes adjonctions très compactes sont en métal et font référence à la fabrication des monnaies et des médailles. Elles ont été conçues non comme des constructions mais comme des presses, des machines, des meubles ou des éléments d'orfèvrerie pour ne pas interférer avec l'architecture existante et pour lui donner un maximum de relief.

D'A : QU'EST-CE QUI POURRAIT QUALIFIEZ VOTRE DÉMARCHE ?

C'est la question que je me suis posée avant de recevoir en 2022 le Grand Prix national de l'architecture. Les finalistes devaient déposer un dossier complet rendant compte de leur parcours et ils étaient ensuite conviés – innovation de cette session – à expliquer leur démarche devant le jury.

J'ai tout axé sur la fusion entre architecture et patrimoine, une ligne qui caractérise mon travail depuis le début de mes études et qui correspond à la situation actuelle, où l'on demande aux architectes de construire le moins possible *ex nihilo* et de préserver l'existant en le restaurant ou en le réhabilitant. Une position qui demande à dépasser l'opposition instaurée au XIX^e siècle par Viollet-le-Duc entre architectes restaurateurs et architectes créateurs. Ce clivage n'a plus de raison d'être aujourd'hui, on le comprend quand on regarde les travaux des ingénieurs militaires dont je viens de vous parler : ils ont parfaitement su, sans aucun complexe, remodeler et remanier l'existant... C'est aussi ce que j'ai cherché à montrer dans « La Mémoire vive », notre exposition à la Cité de l'architecture, en présentant notre travail dans la Galerie des moulages pour bien marquer les continuités entre l'architecture d'hier et celle d'aujourd'hui. ■